

*Guerra civil y contrarrevolución en la Europa del sur en el siglo XIX: reflexiones a partir del caso español*¹

Jordi Canal
(EHESS, París)

Resumen: La denominación guerra civil ha sido aplicada casi exclusivamente, en la historia española, al conflicto de 1936-1939. Sin embargo, España sufrió, durante la mayor parte del siglo XIX, los efectos de una larga guerra civil, discontinua pero persistente. Las guerras carlistas constituyeron la principal expresión de estas querellas intrahispánicas. Una interpretación del siglo XIX español que subraye el componente fratricida de los afrontamientos no implica ningún tipo de valoración en clave positiva o negativa del pasado. Ni tampoco lo convierte en excepcional. España comparte con los países de la Europa del sur la característica de haber vivido, en el siglo XIX, una importante guerra civil, estructurada en torno al eje revolución-contrarrevolución.

Palabras clave: guerra civil, contrarrevolución, carlismo, liberalismo, Europa, España, siglo XIX

Abstract: The «Civil War» denomination had usually been given —along the Spanish history— to the exclusive period of conflict of 1936-1939. However, Spain was suffering the effects of a large civil war, discontinuous but persistently, in the most XIXth century. Carlist wars were the main expression of those conflicts within Spain. Any interpretation of a Spanish XIXth century that emphasize the fratricidal component about the confrontation, doesn't mean a kind of positive or negative evaluation about the past. Neither turns it to exceptional. Spain shares with South Europe countries, the characteristic of having suffered in the XIXth century, an important civil war, whose structure was around the axis of revolution-counter-revolution.

Key words: civil war, counterrevolution, carlism, liberalism, Europe, Spain, XIXth century.

¹ Una primera versión de este trabajo fue presentada y discutida en el *Coloquio en homenaje a François-Xavier Guerra*, celebrado el 17 y 18 de septiembre de 2003 en la Universidad de Guadalajara (México).

El escritor francés Henry de Montherlant publicó, en 1965, la obra de teatro *La Guerre Civile*, ambientada en la Roma antigua y con las luchas entre César y Pompeyo —«*bellum civile*»—, en torno al año 48 a. de C., como trasfondo. La pieza se abre con el monólogo de un personaje, la «Guerra Civil», con voz pero sin presencia, que se da a conocer al público de la manera siguiente:

*«Je suis la Guerre Civile. Et j'en ai marre de voir ces andouilles se regarder en vis-à-vis sur deux lignes, comme s'il s'agissait de leurs sottés guerres nationales. Je ne suis pas la guerre des fourrés et des champs. Je suis la guerre du forum farouche, la guerre des prisons et des rues, celle du voisin contre le voisin, celle du rival contre le rival, celle de l'ami contre l'ami. Je suis la Guerre Civile, je suis la bonne guerre, celle où l'on sait pourquoi l'on tue et qui l'on tue: le loup dévore l'agneau, mais il ne le bait pas; tandis que le loup bait le loup. Je régénère et je retrempe un peuple; il y a des peuples qui ont disparu dans une guerre nationale; il n'y en a pas qui ait disparu dans une guerre civile. Je réveille les plus démunis des hommes de leur vie hébétée et moutonnière; leur pensée endormie se réveille sur un point, ensuite se réveille sur tous les autres, comme un feu qui avance. Je suis le feu qui avance et qui brûle, et qui éclaire en brûlant. Je suis la Guerre Civile. Je suis la bonne guerre»*².

La guerra civil, la que enfrenta al vecino contra el vecino, al rival contra el rival, al amigo contra el amigo, es la guerra en la que se sabe perfectamente por qué se está matando y a quién se mata. La guerra civil es, sostiene Montherlant en su obra, la buena guerra: «*Je suis la Guerre Civile. Je suis la bonne guerre*». Pese a la contundencia de la presentación, estas afirmaciones no resultan en absoluto representativas de la idea que se ha venido teniendo en la época contemporánea —y, muy especialmente, en el siglo XX— sobre la guerra civil. Ésta acabó convirtiéndose en la mala guerra por excelencia, la peor entre todas las guerras posibles.

Buenas guerras, malas guerras

Como quiera que sea, la visión de la guerra civil que se expresaba en el texto de Henry de Montherlant no resulta del todo excepcional. Se nos antoja bastante próxima —incluso, en alguna ocasión, literal—, por ejemplo, a la de algunos grandes escritores franceses del siglo XIX,

² MONTHERLANT, H. de: *La Guerre civile*, París, Gallimard, 1965, p. 13.

como François-René de Chateaubriand o Victor Hugo. En las *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand ofrecía las siguientes reflexiones sobre la guerra civil, contraponiéndola a la guerra extranjera:

«Viendra peut-être le temps, quand une société nouvelle aura pris la place de l'ordre social actuel, que la guerre paraîtra une monstrueuse absurdité, que le principe même n'en sera plus compris; mais nous n'en sommes pas là. Dans les querelles armées, il y a des philanthropes qui distinguent les espèces et sont prêts à se trouver mal au seul nom de guerre civile: "Des compatriotes qui se tuent! des frères, des pères, des fils en face les uns des autres!" Tout cela est fort triste, sans doute; cependant un peuple s'est souvent retrempe et régénéré dans les discordes intestines. Il n'a jamais péri par une guerre civile, et il a souvent disparu dans des guerres étrangères. Voyez ce qu'était l'Italie au temps de ses divisions, et voyez ce qu'elle est aujourd'hui. Il est déplorable d'être obligé de ravager la propriété de son voisin, de voir ses foyers ensanglantés par ce voisin; mais, franchement, est-il beaucoup plus humain de massacrer une famille de paysans allemands que vous ne connaissez pas, qui n'a eu avec vous de discussion d'aucune nature, que vous voulez, que vous tuez sans remords, dont vous dés-honorez en sûreté de conscience les femmes et les filles, parce que c'est la guerre?»

Y, a renglón seguido, añadía:

«Quoi qu'on en dise, les guerres civiles sont moins injustes, moins révoltantes et plus naturelles que les guerres étrangères, quand celles-ci ne sont pas entreprises pour sauver l'indépendance nationale. Les guerres civiles sont fondées au moins sur des outrages individuels, sur des aversions avouées et reconnues; ce sont des duels avec des seconds, où les adversaires savent pourquoi ils ont l'épée à la main. Si les passions ne justifient pas le mal, elles l'excusent, elles l'expliquent, elles font concevoir pourquoi il existe. La guerre étrangère, comment est-elle justifiée? Des nations s'égorrent ordinairement parce qu'un roi s'ennuie, qu'un ambitieux se veut élever, qu'un ministre cherche à supplanter un rival. Il est temps de faire justice de ces vieux lieux communs de sensiblerie, plus convenables aux poètes qu'aux historiens: Thucydide, César, Tite-Live se contentent d'un mot de douleur et passent»³.

Los adversarios conocen en la guerra civil, aseguraba Chateaubriand, las razones que les impulsan a empuñar la espada; las guerras civiles, en consecuencia, son menos injustas, menos indignantes y

³ CHATEAUBRIAND, F.-R. de: *Mémoires d'outre-tombe* [1849-1850], vol. 2, París, Gallimard, 1997, pp. 2294-2295. Entre los estudios sobre este autor, cfr., sobre todo, el reciente libro de FUMAROLI, M.: *Chateaubriand. Poésie et Terreur*, París, Editions de Fallois, 2003.

más naturales que las otras. La comparación entre las distintas variantes bélicas, así como las consideraciones en torno a lo justos o injustos que pueden resultar los conflictos —ésta no es, en ninguna manera, una cuestión baladí, como muestran las innumerables páginas dedicadas por los tratadistas europeos a lo largo de los siglos XVII, XVIII y XIX a la «guerra justa»—⁴, aparecen, bajo una óptica tan igual como distinta, en un autor tan próximo ideológicamente a Chateaubriand en algún momento de su vida como tan alejado en otros, como fue Victor Hugo. En una novela que ha sido calificada con acierto por Mario Vargas Llosa como una de las más ambiciosas empresas literarias del siglo de los grandes escritores «deicidas», *Les Misérables* (1862), Hugo se planteaba la siguiente pregunta:

«*La guerre civile? qu'est-ce à dire? Est-ce qu'il y a une guerre étrangère? Est-ce que toute guerre entre hommes n'est pas la guerre entre frères? La guerre ne se qualifie que par son but. Il n'y a ni guerre étrangère, ni guerre civile; il n'y a que la guerre injuste et la guerre juste. Jusqu'au jour où le grand concordat humain sera conclu, la guerre, celle du moins qui est l'effort de l'avenir qui se hâte contre le passé qui s'attarde, peut être nécessaire. Qu'a-t-on à reprocher à cette guerre-là? La guerre ne devient honte, l'épée ne devient poignard que lorsqu'elle assassine le droit, le progrès, la raison, la civilisation, la vérité. Alors, guerre civile ou guerre étrangère, elle est inique; elle s'appelle le crime*»⁵.

La reflexión sobre la guerra civil en clave positiva o, como mínimo, no natural y apriorísticamente negativa no se limita, como resulta lógico, a los escritores franceses. Fijémonos, por ejemplo, en Miguel de Unamuno y en su novela *Paz en la guerra*, publicada en 1897 y cuya acción tiene lugar en plena Segunda Guerra Carlista (1872-1876). En el prólogo que el autor escribió para la segunda edición, en 1923, aseguraba que la obra constituía el «relato del más grande y más fecundo episodio nacional»⁶. Estas palabras contribuyen a hacer mucho más comprensibles las últimas páginas del libro y, asimismo, el juego dialéctico entre guerra y paz —y paz

⁴ Cfr. RIENZO, E. di: «Guerra civile e “guerra giusta” dall'antico regime alla Rivoluzione», *Studi Settecenteschi*, 22 (2002), pp. 41-74.

⁵ HUGO, V.: *Les Misérables* [1862], vol. 2, París, Gallimard, 1995, p. 489. La afirmación de VARGAS LLOSA, M.: *La tentación de lo imposible. Victor Hugo y Los Miserables*, Madrid, Alfaguara, 2004, p. 23.

⁶ UNAMUNO, M. de: «Prólogo del autor a la segunda edición» [1923], en *Paz en la guerra* [1897], Madrid, Alianza Editorial, 1988, p. 28.

en la guerra, o también, como apuntaría una novela publicada solamente un año después, obra del navarro Arturo Campión, guerra en la paz— y las exclamaciones del estilo de «¡Guerra a la guerra; mas siempre guerra!»⁷. La fecundidad y las excelencias de la guerra civil de su juventud —en 1933 seguía refiriéndose a «la guerra civil, la fecunda guerra civil»— acabarían por contrastar, sin embargo, en su vejez, con el detestable conflicto de 1936-1939, que, a fin de evitar toda comparación y preservando la visión idealizada de la carlistada de 1872-1876, Miguel de Unamuno denominó guerra incivil⁸. La extendida amargura ante el fratricidio de 1936, que puede desprenderse de la actitud de Unamuno, fue combatida literariamente a través de la punzante ironía, e incluso el suave sarcasmo, por un autor al que el resultado de la guerra expulsó al exilio: Max Aub. Y, paradójicamente, al darle la vuelta a la situación, introduciendo un juego parahistórico e inventando una realidad paralela —un recurso muy del agrado de Max Aub, ya sea cuando el mesero de la ciudad mexicana de Guadalajara asesina a Franco para librarse de los exiliados españoles en el célebre cuento *La verdadera historia de la muerte de Francisco Franco*, o cuando inventa (y, pues, restituye a la plenitud de lo real, en afortunada expresión de Antonio Muñoz Molina), en 1956, su propio ingreso en la Academia Española—, Aub acaba por destacar lo bueno de la guerra. En el breve cuento *De los beneficios de las guerras civiles*, la muerte de los cuatro miembros de la antipática familia Puchol en la Guerra Civil española evita que éstos emparenten con la familia del narrador y que el futuro haya sido otro, real por inventado, pero no realizado: «Si no hubiese sido por la guerra; pero fue y no quedó sino la placa»⁹.

⁷ UNAMUNO, M. de: *Paz en la guerra*, op. cit., p. 322. La novela de CAMPIÓN, A.: *Blancos y Negros (Guerra en la Paz)*, Pamplona, Imprenta de Erice y García, 1898.

⁸ Cfr. AZAOLA, J. M. de: *Unamuno y sus guerras civiles*, Bilbao, Laga, 1996. Las palabras de 1933, en UNAMUNO, M. de: «Paz en la guerra», *Ahora*, 25 de abril de 1933, citado en *ibid.*, p. 17.

⁹ AUB, M.: «De los beneficios de las guerras civiles» [1965], en *Enero sin nombre. Los relatos completos del Laberinto Mágico*, Barcelona, Alba Editorial, 1995, pp. 497-499; la cita, en la p. 499. Sobre los juegos parahistóricos, cfr. FABER, S.: «Un pasado que no fue, un futuro imposible. Juegos parahistóricos en los cuentos del exilio de Max Aub», en clio.rediris.es/exilio/Aub/aub.htm. La cita de MUÑOZ MOLINA, A.: «Destierro y destiempo de Max Aub. Discurso de ingreso en la Real Academia Española, leído por su autor el día 16 de junio de 1996», en AUB, M., y MUÑOZ MOLINA, A.: *Destierro y destiempo. Dos discursos de ingreso en la Academia*, Valencia, Pre-Textos, 2004, p. 83.

A pesar del entusiasmo de Henri de Montherlant, de las justificaciones de François-René de Chateaubriand, de las dudas de Victor Hugo, de la mitificación de los recuerdos juveniles de Miguel de Unamuno y de la ironía de Max Aub, la visión que va a terminar imponiéndose casi universalmente es la de la guerra civil como la peor de las guerras y, por ende, como el peor de los males. Existen algunas destacadas excepciones, evidentemente, como la del leninismo y su pasión por la guerra civil —bien estudiada, entre algunos otros, por Roman Schnur en *Zur Theorie des Bürgerkrieges*—¹⁰, preludio de la instauración del régimen más criminal de la historia contemporánea mundial, como ha recordado Martin Amis en su interesante libro *Koba the Dread (2002)*¹¹. Como quiera que sea, la visión dominante es la que expresan las palabras pronunciadas por el general Charles de Gaulle, en una visita a Toledo, al final de su vida: todas las guerras son malas, pero las guerras civiles, en las que en ambas trincheras hay hermanos, resultan imperdonables¹². O la que transmite, asimismo, el escritor mexicano Jesús Goytortúa en la novela *Pensativa*, publicada a mediados de la década de los cuarenta. La acción se sitúa unos pocos años después del final de la guerra de los Cristeros (1926-1929) —una guerra fratricida que constituyó un episodio fundamental de la llamada Revolución mexicana, entendida, está claro, no como mito fundador, sino como largo proceso revolucionario y agregado de conflictos—, aunque algunos de los elementos que la provocaron seguían latentes y vivas las memorias. Roberto, enamorado de Gabriela Infante, cuyo sobrenombre Pensativa esconde el de la Generala que ésta portó durante la Cristiada y que la convirtió en un ser susceptible de encarnarse, a la vez, a ojos de unos u otros, en ángel o en demonio, le comenta al padre Ledesma: «Padre, eso me hace abominar más la guerra civil, que nos ha empujado tan frecuentemente a los mexicanos a volvernos bestias feroces. Detesto las guerras fratricidas y jamás las crearé necesarias, ni patrióticas, ni santas»¹³. Estas palabras, pronunciadas en el transcurso de una conversación sobre las desgracias de la pasada

¹⁰ SCHNUR, R.: *Rivoluzione e guerra civile* [1980], Milán, Giuffrè, 1986.

¹¹ AMIS, M.: *Koba the Dread: Laughter and the Twenty Million*, Londres, Jonathan Cape, 2002.

¹² Citado por REIG TAPIA, A.: *Memoria de la Guerra Civil. Los mitos de la tribu*, Madrid, Alianza Editorial, 1999, p. 35.

¹³ GOYTORTÚA SANTOS, J.: *Pensativa* [1945], México, Porrúa, 2003, p. 120.

guerra fratricida y antes del descubrimiento, en plena boda, de la verdadera identidad de la amada, reflejan bien la peculiar posición del narrador, bastante crítico con los cristeros y con la Iglesia. La reflexión sobre el fratricidio recorre, como no podía ser de otra forma, toda la literatura cristera. Una literatura extensa y variopinta a la que, precisamente, el antes citado Max Aub, exiliado en México como consecuencia de otra guerra civil, dedicó algunas sugestivas páginas en su *Guía de narradores de la Revolución Mexicana*¹⁴.

Antonio Pirala, actor y analista de los enfrentamientos que opusieron en España a carlistas y a liberales en el siglo XIX, escribió que consideraba la guerra civil «como la mayor de las calamidades»¹⁵. De manera no muy diferente se expresaba, casi un siglo después, Gregorio Marañón: para él, una guerra civil era «la peor de las calamidades que pueden caer sobre un pueblo». Esta sentencia formaba parte de una conferencia pronunciada por el famoso médico y ensayista madrileño en París, en 1942, sobre la influencia de Francia en la política española a través de los emigrados. El texto de la intervención fue recogido en castellano, en 1947, junto con otro par de ensayos, en un volumen titulado *Españoles fuera de España*. Tras contabilizar catorce éxodos políticos en la historia española, que empezaban en 1492 con la expulsión de los judíos y se concentraban sobre todo en el siglo XIX, Marañón sostenía que la historia de España era «una continua guerra civil» en la que «hemos de buscar, tal vez, la causa mayor de nuestras malas venturas nacionales»¹⁶. La cercanía del pasado conflicto de 1936-1939 no favorecía en nada, huelga casi recordarlo, una reflexión optimista. Una opinión no muy distinta a las de Antonio Pirala y Gregorio Marañón le merecía la guerra civil a Benito Pérez Galdós, testimonio como ellos de epi-

¹⁴ AUB, M.: *Guía de narradores de la Revolución Mexicana*, México, Fondo de Cultura Económica, 1969. Sobre la literatura cristera, cfr. THIÉBAUT, G.: *La contre-révolution mexicaine à travers sa littérature*, París, L'Harmattan, 1997; VACA, A.: *Los silencios de la historia: las cristeras*, Guadalajara, El Colegio de Jalisco, 1998, y RUIZ ABREU, A.: *La cristera, una literatura negada (1928-1992)*, México, Universidad Autónoma Metropolitana-Xochimilco, 2003.

¹⁵ PIRALA, A.: *Historia Contemporánea. Segunda parte de la guerra civil. Anales desde 1843 hasta el fallecimiento de Don Alfonso XII*, t. III, Madrid, Felipe González Rojas Editor, 1893, p. 866. Sobre Antonio Pirala y la guerra civil, cfr. el artículo de RÚJULA, P.: «El historiador y la guerra civil. Antonio Pirala», publicado en este mismo número de la revista *Ayer*.

¹⁶ MARAÑÓN, G.: *Españoles fuera de España* [1947], Madrid, Espasa-Calpe, 1948, pp. 19-22.

sodios fratricidas y contemporáneo de Miguel de Unamuno. El grande y fecundo «episodio nacional» narrado por este último se convierte, en Pérez Galdós, en vano y estúpido. De esta manera, por ejemplo, en *De Cartago a Sagunto* (1911), uno de los últimos episodios nacionales galdosianos, el novelista pone en boca de uno de sus personajes, ese entrañable pequeño gran hombre llamado Tito, las palabras siguientes, ambientadas en la Segunda Guerra Carlista:

«Mi renacer a la vida fue un vertiginoso cavilar sobre la impía guerra civil, monstruo nefando que sólo me mostraba sus extremidades dolorosas. Dos ejércitos, dos familias militares, ambas enardecidas y heroicas, se des- trozaban fieramente por un “quitame allá ese trono y dame acá ese altar”. No era fácil decir cuál de estos dos viejos muebles quedaba más desvencijado y maltrecho en la lucha. En sin fin de páginas de la historia del mundo se ven hermosas querellas y tenacidades de una raza por este o el otro ideal. Contendas tan vanas y estúpidas como las que vio y aguantó España en el siglo XIX, por ilusorios derechos de familia y por unas briznas de Constitución, debieran figurar únicamente en la historia de las riñas de gallos. Así lo pensaba yo en aquellas horas siniestras de mi vida, y así lo pienso todavía¹⁷.

Imperdonable, calamitosa, abominable, impía, vana, estúpida: éstos son, en definitiva, algunos de los adjetivos que inspira a los autores citados más arriba la guerra civil. Las guerras entre hermanos, o entre vecinos si se prefiere, tal como aparece en el interesante libro de Jan T. Gross sobre la población polaca de Jedwabne¹⁸, se han convertido en las malas guerras. Ni tan siquiera las horribles masacres de la Segunda Guerra Mundial han cambiado esta percepción¹⁹, que condiciona de manera nítida las lecturas y los análisis históricos del pasado. Gabriele Ranzato ha aportado, en un interesante trabajo sobre las guerras civiles en la época contemporánea, algunas explicaciones sobre el poco interés generado, como tales, por los fenómenos fratricidas:

¹⁷ PÉREZ GALDÓS, B.: *De Cartago a Sagunto (Episodios Nacionales, 45)* [1911], Madrid, Alianza Hernando, 1980, p. 121.

¹⁸ GROSS, J. T.: *Neighbors. The Destruction of the Jewish Community in Jedwabne, Poland*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

¹⁹ Cfr. RANZATO, G.: «Guerra civil y guerra total en el siglo XX», artículo publicado en este mismo número de la revista *Ayer*. Cfr., asimismo, el importante libro de RANZATO, G. (ed.): *Guerra fratricida. Le guerre civili in età contemporanea*, Turín, Bollati Boringhieri, 1994.

«Le ragioni di questa scarsezza di riflessione sulla guerra civile sono molteplici, ma tutte, in definitiva, riconducibili a una difficoltà a riconoscerla, alla quale concorrono, in forma complementare, da un lato, il bisogno di nobilitare i conflitti, o comunque di riassumerli in una motivazione nobilitante, dall'altro l'orrore che la guerra civile suscita e che induce a rimuoverla, negarla o ridimensionarla a fenomeno parziale di più grandi eventi»²⁰.

La ocultación de las guerras civiles contrasta, sin embargo, con su presencia e importancia en la historia contemporánea. No resultaría exagerado afirmar que se encuentra en la base de la génesis o formación de muchos de los Estados y naciones contemporáneos, en Europa y en otros continentes (algo así quería expresar, para un caso específico, el historiador colombiano Marco Palacios con la fórmula del «fratricidio como fuente de nacionalidad») ²¹. Lo que no significa, como advierte Peter Waldmann, que cumplan en este sentido funciones históricas, ni necesarias ni modélicas ²². Una porción notable de los conflictos bautizados como guerras de independencia o de liberación nacional, revoluciones o resistencias, contienen e integran —y ocultan, está claro—, global o parcialmente, guerras civiles. Los ejemplos podrían aquí multiplicarse. Si dejamos a un lado las guerras de independencia y de liberación nacional —el final de la Guerra Fría contribuyó, como señala Hans Magnus Enzensberger, a mostrar el verdadero rostro de muchas de estos cambios— ²³, posiblemente ha sido en el caso de las revoluciones y las resistencias en donde más difícil ha sido mostrar, y querer mostrar, el componente fratricida. En este sentido, una obra como la de Claudio Pavone para el caso de la Resistencia italiana —*Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità nella Resistenza* (1991)— resulta ejemplar ²⁴. Las

²⁰ RANZATO, G.: «Un evento antico e un nuovo oggetto di riflessione», en RANZATO, G. (ed.): *Guerre fratricide...*, op. cit., p. 10. Cfr. también, del mismo autor, «Évidence et invisibilité des guerres civiles», en MARTIN, J.-C. (ed.): *La Guerre Civile entre Histoire et Mémoire*, Nantes, Ouest Éditions, 1995, pp. 17-25.

²¹ PALACIOS, M.: *De populistas, mandarines y violencias. Luchas por el poder*, Bogotá, Editorial Planeta Colombiana, 2001, pp. 161-195.

²² WALDMANN, P.: «Guerra civil: aproximación a un concepto difícil de formular», en WALDMANN, P., y REINARES, F. (comp.): *Sociedades en guerra civil. Conflictos violentos de Europa y América Latina*, Barcelona, Paidós, 1999, pp. 27-44.

²³ ENZENSBERGER, H. M.: *Perspectivas de guerra civil* [1993], Barcelona, Anagrama, 1994.

²⁴ PAVONE, C.: *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità nella Resistenza*, Turin, Bollati Boringhieri, 1991.

contiendas y la resistencia contra el enemigo exterior no excluyen las luchas entre nacionales, en este caso italianos. De la misma manera, podría decirse que la situación en la Francia de Vichy era más próxima a la del foso que dividía el poblado que centra la aventura de Astérix en *Le grand fossé* (1980), que de la simple división entre traidores colaboracionistas y patriotas galos de *Le tour de Gaule d'Astérix* (1965). Los tres lustros transcurridos entre uno y otro libro fueron testimonio de singulares evoluciones en lo que ha venido en llamarse el síndrome de Vichy. Y las aventuras de Astérix y los irreductibles galos —¿franceses?— que resistían al invasor romano —¿alemán?— no restaron, evidentemente, al margen de estos cambios²⁵. Por lo que a las revoluciones se refiere, el grado de confusión ha sido durante mucho tiempo incluso mayor. Afortunadamente, en el último cuarto de siglo las reflexiones sobre este par de categorías no han faltado, sobresaliendo entre ellas las de autores como el ya citado Roman Schnur, Reinhart Koselleck, Paolo Viola o Arno J. Mayer²⁶. Con acierto y en relación con la Revolución Francesa, Jean-Clément Martin proponía, a efectos prácticos y de análisis científico, abandonar los juicios de valor según los cuales mientras la guerra civil era el colmo de la ignominia, la revolución constituía en ella misma un valor²⁷. Todas las grandes revoluciones de la historia contemporánea, desde la francesa a la china pasando por la rusa y la mexicana, resultan incomprensibles sin la guerra civil. La mexicana de 1910-1940, en concreto, era explicada de la manera que sigue, magistral y poéticamente, por Octavio Paz:

«Es un estallido de la realidad: una revuelta y una comunión, un trasegar viejas sustancias dormidas, un salir al aire muchas ferocidades, muchas ter-

²⁵ GOSCINNY, R., y UDERZO, A.: *Le tour de Gaule d'Astérix*, París, Dargaud Éditeur, 1965; UDERZO, A.: *Le grand fossé*, París, Les Éditions Albert René, 1980. Sobre el síndrome de Vichy, cfr., sobre todo, ROUSSO, H.: *Le syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*, París, Éditions du Seuil, 1990 (2.ª ed. revisada); CONAN, É., y ROUSSO, H.: *Vichy, un passé qui ne passe pas*, París, Fayard, 1994; PAXTON, R. O.: «Syndromes comparés», *Vingtième Siècle*, 19 (1988), pp. 111-114.

²⁶ SCHNUR, R.: *Rivoluzione e guerra civile*, op. cit.; KOSELLECK, R.: *Futuro pasado. Para una semántica de los tiempos históricos* [1979], Barcelona, Paidós, 1993; VIOLA, P.: «Rivoluzione e guerra civile», en RANZATO, G. (ed.): *Guerre fratricide...*, op. cit., pp. 5-26, y MAYER, A. J.: *The Furies. Violence and Terror in the French and Russian Revolutions*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

²⁷ MARTIN, J.-C.: «Rivoluzione francese e guerra civile», en RANZATO, G. (ed.): *Guerre fratricide...*, op. cit., pp. 27-28.

nuras y muchas finuras ocultas por el miedo a ser. ¿Y con quién comulga México en esta sangrienta fiesta? Consigo mismo, con su propio ser. México se atreve a ser. La explosión revolucionaria es una portentosa fiesta en la que el mexicano, borracho de sí mismo, conoce al fin, en abrazo mortal, al otro mexicano»²⁸.

La guerra civil como fraterno abrazo mortal: una bellísima metáfora.

En el caso español, la denominación guerra civil ha sido aplicada casi exclusivamente al conflicto de 1936-1939. Se trata de la Guerra Civil española, con una «g» y una «c» mayúsculas; o, en otra significativa formulación, de «nuestra guerra», que permite distinguirla, como afirma Jorge Semprún, de todas las otras guerras de la historia²⁹. Sin embargo, la guerra civil, abierta o en estado latente, constituyó asimismo la espina dorsal del siglo XIX español. El olvido o disimulo del carácter fratricida de buena parte de los afrontamientos armados de aquella centuria tienen mucho que ver con los argumentos generales más arriba esgrimidos en la cita de Ranzato. Primeramente, el ennoblecimiento del pasado y la voluntad de evitar alusiones evocadoras del fratricidio, conjurando de esta forma el peso de su memoria o de su historia. Una denominación como Guerra de la Independencia, por ejemplo, otorgada en España a los acontecimientos de 1808-1814, no consigue esconder que, junto a una lucha contra el extranjero —los franceses, a la sazón—, tuvo lugar también una intensa pugna interna. Julián Marías aludió, en este sentido, al gran equívoco de la Guerra de la Independencia³⁰. La lectura patriótica del conflicto terminaría por imponerse, inventando la Guerra de la Independencia y silenciando los aspectos menos presentables del enfrentamiento³¹. En segundo lugar, el intento de los vencedores de rechazar el carácter de contienda civil de los enfrentamientos e intentar negar, aprovechando la ocasión, la identidad del adversario.

²⁸ PAZ, O.: *El laberinto de la soledad* [1950], Madrid, Cátedra, 1993, p. 294.

²⁹ SEMPRÚN, J.: *Adieu, vive clarté...*, París, Gallimard, 1998, p. 14.

³⁰ MARIAS, J.: *España inteligible. Razón histórica de las Españas*, Madrid, Alianza Editorial, 1985, p. 320. Cfr. también HERRERO, J.: *Los orígenes del pensamiento reaccionario español* [1971], Madrid, Alianza Editorial, 1988.

³¹ Cfr. ÁLVAREZ JUNCO, J.: *Mater Dolorosa. La idea de España en el siglo XIX*, Madrid, Taurus, 2001, pp. 119-184, y DEMANGE, C.: *El Dos de Mayo. Mito y fiesta nacional (1808-1958)*, Madrid, Marcial Pons-Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2004.

Referirse a los facciosos o a los latrofaciosos, pongamos por caso, fue una manera utilizada por los liberales en las guerras carlistas del siglo XIX para referirse a sus oponentes, asimilándoles a los integrantes de bandas para evitar considerarles un auténtico bando en el marco de una contienda fratricida. Curioso resulta constatar como, aún en la actualidad, algunos historiadores marxistas de Cataluña siguen insistiendo en esta lectura profundamente ideologizada de las carlistadas, como si estuvieran ante un enfrentamiento inacabado³². Estos procesos de negación afectaron también en ocasiones al conflicto de 1936-1939. Los alzados en julio de 1936 no habrían luchado, en este sentido, contra otros verdaderos españoles, sino contra la anti-España, en una guerra por España a la que llamaron, en consecuencia, guerra de España, o incluso guerra de «liberación nacional» o «cruzada» —«que nuestra guerra del 36-39 fue una Cruzada y no una ordinaria guerra civil, eso es algo que resulta difícil de poner en duda, si no es por prejuicio contrario a la más patente evidencia», escribía Álvaro d'Ors cincuenta años después—, y no guerra civil³³. Pese a ello, han sido sobre todo las guerras civiles anteriores a 1936 las que se han visto afectadas por estos procesos de metafórico ocultamiento.

No obstante, sin un tercer argumento, específicamente hispánico y ya insinuado en las primeras líneas del párrafo anterior, no resultarían del todo comprensibles el olvido o la infravaloración —o el simple hecho de ser aprehendidas a través de otras categorías— de las guerras civiles del siglo XIX. Me estoy refiriendo, evidentemente, a la importancia y a la enorme trascendencia, a todas luces innegables, de la guerra de 1936-1939. Como escribiera Juan Benet en 1976, «la Guerra Civil de 1936 a 1939 fue, sin duda alguna, el acontecimiento más importante de la España contemporánea y quién sabe si el más decisivo de su historia»³⁴. Lo mismo podría decirse de los numerosos éxodos políticos del siglo XIX, contraponiéndolos con el exilio —aquí

³² Cfr. CANAL, J.: *El carlismo. Dos siglos de contrarrevolución en España*, Madrid, Alianza Editorial, 2000, pp. 434-435.

³³ Cfr. REIG TAPIA, A.: *Violencia y terror. Estudios sobre la Guerra Civil Española*, Madrid, Akal, 1990, pp. 21-45; y, del mismo autor, *Memoria de la Guerra Civil...*, op. cit., pp. 69-105. La cita de ORS, A. d': *La violencia y el orden*, Madrid, Dyrsa, 1987, p. 19.

³⁴ BENET, J.: «¿Qué fue la Guerra Civil?» [1976], en *La sombra de la guerra. Escritos sobre la Guerra Civil española*, Madrid, Taurus, 1999, p. 25.

también estamos ante el Exilio, con una «e» mayúscula— de 1939³⁵. La comparación de las guerras civiles y los exilios anteriores a los acaecidos en 1936-1939 con los de esta última etapa ha comportado, en consecuencia, una cierta subestimación —involuntaria, frecuentemente— de los primeros. Tanto sus repercusiones, en el plano interno e internacional, como su profundidad y crueldad, sin olvidar los números en juego (muertos, heridos, huidos, emigrados), avalan el enorme impacto del conflicto de los años treinta. Además, el hecho de ser la última guerra y el último exilio, esto es, los más recientes, no puede tampoco ser obviado. La suma de este tercer argumento a los dos anteriores explica la tendencia, tanto en la historiografía como a nivel general, a no prestar a estos conflictos fratricidas la atención que, sin lugar a dudas, merecen. Como quiera que sea, la guerra civil constituyó un elemento clave de la historia española en el siglo XIX.

La larga guerra civil del siglo XIX

España vivió y sufrió, durante la mayor parte del siglo XIX, los efectos de una larga guerra civil, discontinua pero persistente, en la que se alternaban períodos de combate abierto, conatos insurreccionales, exilios y etapas de tranquilidad más aparentes que reales. En todo momento, como escribiera Miguel de Unamuno, era posible «sentir la paz como fundamento de la guerra y la guerra como fundamento de la paz»³⁶. Podría argumentarse, utilizando algunas definiciones y tipologías clásicas, que no en todas las fases se enfrentaron dos ejércitos o que no siempre el conflicto tuvo un carácter masivo, pero, como han mostrado Peter Waldmann y Fernando Reinares, basarse en un concepto de guerra demasiado estrecho y dogmático carece de todo sentido³⁷. Las guerras civiles poseen, bien está recor-

³⁵ Cfr. CANAL, J.: «Historias de destierros: algunas reflexiones sobre exilios y guerras civiles en España», en CANAL, J.; CHARLON, A., y PIGENET, Ph. (eds.): *Les exils catalans en France*, París, Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV), en prensa.

³⁶ UNAMUNO, M. de: «Paz en la guerra», *Ahora*, 25 de abril de 1933, citado en AZAOLA, J. M. de: *Unamuno y sus guerras...*, *op. cit.*, p. 17.

³⁷ WALDMANN, P., y REINARES, F. (comp.): *Sociedades en guerra civil...*, *op. cit.*, en especial pp. 11-23.

darlo, orígenes, formas y desarrollos múltiples³⁸. Revolución y contrarrevolución, revolucionarios y contrarrevolucionarios en resumidas cuentas, mantuvieron en España un enfrentamiento permanente —la introducción de la idea de indeterminación en nuestra mirada de este pasado nos ayudaría, sin ninguna duda, a no interpretarlo de manera unidireccional, como si el resultado de las luchas solamente pudiera haber sido el que fue—³⁹, que puede ser fácilmente reconstruido entre 1808 y 1876. Conflictos de alta, mediana y baja intensidad se sucedieron entonces. La Guerra de la Independencia constituyó la antesala de las querellas hispano-españolas del siglo XIX. Fue, no obstante, en el Trienio Liberal (1820-1823), cuando éstas adquirieron amplias proporciones. Un autor tradicionalista, Rafael Gambra, pensando con toda seguridad en la guerra «definitiva» de 1936-1939, calificó los lances de este período como la primera guerra civil de España, que había enfrentado, según él, a la Cristiandad contra la Revolución⁴⁰. El carlismo es la principal expresión de los movimientos contrarrevolucionarios españoles contemporáneos. La dialéctica carlismo-liberalismo iba a presidir el siglo XIX⁴¹. El hispanista Raymond Carr escribió que «España, que dio nombre al liberalismo, produjo con el carlismo una forma clásica de contrarrevolución»⁴². No fue, sin embargo, la única modalidad de contrarrevolución desarrollada en España —el realismo del Trienio Liberal o el partido Renovación Española en la Segunda República constituyen otros posibles ejemplos

³⁸ Cfr. GONZÁLEZ CALLEJA, E.: *La violencia en la política. Perspectivas teóricas sobre el empleo deliberado de la fuerza en los conflictos de poder*, Madrid, CSIC, 2002, pp. 524-536.

³⁹ Cfr. FERGUSON, N. (dir.): *Historia virtual. ¿Qué hubiera pasado si...?* [1997], Madrid, Taurus, 1998, y TOWNSON, N. (dir.): *Historia virtual de España (1870-2004). ¿Qué hubiera pasado si...?*, Madrid, Taurus, 2004.

⁴⁰ GAMBRA, R.: *La Primera Guerra Civil de España (1821-1823). Historia y meditación de una lucha olvidada*, Madrid, Escelicer, 1950. Cfr. también la nota del autor a la segunda edición del libro, publicada en la misma editorial en 1972. Sobre Gambra, cfr. AYUSO, M. (ed.): *Comunidad humana y Tradición política. Liber amicorum de Rafael Gambra*, Madrid, Actas, 1998.

⁴¹ Cfr. ARÓSTEGUI, J.: «El carlismo en la dinámica de los movimientos liberales españoles. Formulación de un modelo», en *Actas de las I Jornadas de Metodología Aplicada a las Ciencias Históricas. IV. Historia Contemporánea*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago-Fundación Juan March, 1975, pp. 225-239. Este artículo fue revisado y completado en CANAL, J. (ed.): *El carlisme. Sis estudis fonamentals*, Barcelona, L'Avenç-SCEH, 1993, pp. 51-77.

⁴² CARR, R.: *España 1808-1939* [1966], Barcelona, Ariel, 1969, p. 187.

de variada naturaleza—, aunque sí, sin ningún lugar a dudas, la más importante en todos los sentidos⁴³. De ahí que, en la historia de España, especialmente para el siglo XIX, se haya convertido en algunas ocasiones en sinónimos carlismo y contrarrevolución. En un interesante artículo, Gloria Martínez Dorado y Juan Pan-Montojo sitúan el origen del carlismo, a partir de la concreción de estructuras de oportunidad política y de movilización de recursos, en 1833⁴⁴. Tienen una pequeña parte de razón, pero optar por esta fecha induce necesariamente, como he escrito en otra parte, a minusvalorar la importancia de las elaboraciones y formulaciones precedentes. El surgimiento del carlismo debe ser insertado en la continuidad de los movimientos realistas, que hunden sus raíces en los conflictos de principios de la centuria y tienen sus primeras manifestaciones importantes en la década de 1820⁴⁵.

Las guerras carlistas, que reciben también el nombre de «carlistadas», constituyeron la principal expresión de las querellas intra-hispánicas del siglo XIX. El carlismo, un movimiento sociopolítico de carácter antiliberal y antirrevolucionario, surgió en las postrimerías del Antiguo Régimen y pervive todavía, aunque en una posición de franca marginalidad, en nuestros días. Las voces «carlismo» y «carlista», aparecidas durante la segunda restauración absolutista de Fernando VII, entre 1823 y 1833, derivaban del nombre del infante Carlos María Isidro de Borbón —el que iba a convertirse en el rey Carlos V de los legitimistas—⁴⁶ y designaban la forma evolucionada de unas corrientes preexistentes, cuya principal materialización había sido el realismo. La cuestión dinástica, que enfrentó a los partidarios de Isabel II y a los de su tío Carlos María Isidro, no alcanza a explicar a solas el nacimiento y la prolongada vida del carlismo. Como escribió en 1935 el publicista Juan María Roma, los carlistas «lucharon por una idea más que por un Trono y una Dinastía»⁴⁷. Los millares

⁴³ Cfr. RÚJULA, P.: *Contrarrevolución. Realismo y Carlismo en Aragón y el Maestrazgo, 1820-1840*, Zaragoza, Prensas Universitarias, 1998.

⁴⁴ MARTÍNEZ DORADO, G., y PAN-MONTOJO, J.: «El primer carlismo, 1833-1840», *Ayer*, 38 (2000), pp. 35-63.

⁴⁵ CANAL, J.: *El carlismo...*, *op. cit.*, pp. 30-31.

⁴⁶ Cfr. MORAL RONCAL, A. M.: *Carlos V de Borbón (1788-1855)*, Madrid, Actas, 1999.

⁴⁷ ROMA, J. M.ª: «Por una Idea, no por un Trono. Vindicando a los Mártires de la Tradición», en *Centenario del Tradicionalismo Español. Album Histórico del Carlismo 1833-1933-35*, Barcelona, Gráficas Ribera, 1935, p. 25.

de carlistas que combatieron, en los campos de batalla o en la arena política, y los que en el empeño perdieron la vida no lo hicieron por la persona de un rey, sino por lo que la figura de este rey encarnaba, esto es, una determinada visión del mundo y los proyectos posibles para su materialización. Sin embargo, la dinastía y los diferentes pretendientes se convertirían en piezas esenciales, en un plano simbólico y emblemático, del movimiento. El carlismo sin Carlos —o sin Jaime, Alfonso Carlos o Javier—, por consiguiente, tampoco hubiera podido existir. Es una simple, a la par que curiosa, ilusión historiográfica⁴⁸. No puede olvidarse que el carlismo fue, aunque no de manera exclusiva, un movimiento legitimista, como el miguelismo portugués o como el chambordismo en Francia. La causa carlista expresaba el mantenimiento de la tradición y el combate con el liberalismo y todo aquello que éste significaba y comportaba, tanto en la realidad como a nivel abstracto. «Dios, Patria y Rey», con el añadido tardío de «Fueros» —siempre en el estricto sentido de libertades tradicionales, que excluye cualquier lectura en clave autonomista o nacionalista—, constituían los pilares sobre los que se alzaba un ideal que contenía un notable grado de inconcreción⁴⁹. Esta circunstancia facilitó la coexistencia en el interior del carlismo de sectores sociales heterogéneos y de opciones distintas, unidas frente a otras opciones consideradas como enemigas y, pues, amenazantes. El movimiento destacó por su elasticidad, convirtiéndose en el núcleo de diversas amalgamas contrarrevolucionarias formadas en las décadas centrales del siglo XIX y durante los años de la Segunda República (1931-1939).

Las principales zonas de implantación del carlismo se encontraban en el norte de España, especialmente en el País Vasco, Navarra y Cataluña, aunque también con núcleos destacados en Valencia y en Aragón. La geografía del movimiento se mantuvo, aparentemente, casi inalterable, variando sólo en el volumen de los apoyos. El territorio

⁴⁸ Cfr. CANAL, J.: «Les mots et les choses: le Carlisme et les Bourbons carlistes espagnols au XIX^e siècle», en BÉLY, L. (ed.): *La présence des Bourbons en Europe XVI^e-XXI^e siècle*, París, Presses Universitaires de France, 2003, pp. 277-285.

⁴⁹ Cfr. UGARTE, J.: *La nueva Covadonga insurgente. Orígenes sociales y culturales de la sublevación de 1936 en Navarra y el País Vasco*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1998, p. 420, y CANAL, J.: «La longue survivance du Carlisme en Espagne: proposition pour une interprétation», en MARTIN, J.-C. (dir.): *La Contre-Révolution en Europe, XVIII^e-XIX^e siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, pp. 297-299.

carlista por excelencia fue el norte peninsular, especialmente afectado a principios del siglo XIX por amplios procesos de transformación económica, social y, sin duda, también cultural. Con el tiempo, la movilización carlista se concentraría en zonas concretas —destacando, entre todas, Navarra—, sometidas a un intenso proceso de carlistización o, expresado en palabras de Jesús Millán⁵⁰, convertidas en guetos de enraizada cultura política carlista en permanente reproducción. En estos lugares se dieron las condiciones óptimas para que el carlismo construyese su propio microcosmos, para que se pensase auténticamente como contrasociedad, sin que la inaccesible posesión del Estado —a diferencia de lo ocurrido, por ejemplo, en Portugal— destruyese nunca un mito de raíz victimizante. Otras zonas podían incorporarse de manera más o menos coyuntural, sin embargo, a esta geografía, siempre en función de intensos procesos de proselitismo, tal como ocurrió en algunas provincias andaluzas durante la Segunda República⁵¹. En toda la larga vida del carlismo existe una más que evidente continuidad, tanto desde el punto de vista del ideario como de las adhesiones, de las estructuras y de las herencias. Una misma cultura política, en continua reelaboración —como todas, no es ningún secreto—, nutre a este movimiento. Manuel Pérez Ledesma aludía a esta cuestión en un lúcido artículo sobre las interpretaciones del carlismo:

«Es cierto que entre el carlismo inicial y las fases posteriores del mismo hay notables diferencias. Tras el final de las guerras carlistas, se produjeron cambios sustanciales en las formas organizativas y las prácticas políticas del movimiento, al tiempo que la implantación en los núcleos urbanos traía consigo una disminución correlativa del peso que en los años treinta habían tenido las zonas rurales. De todas formas, esos cambios no pueden ser considerados como una ruptura radical; por el contrario, los rasgos definitorios del carlismo —como la reclamación del poder para la dinastía “legítima” o los objetivos programáticos— se mantuvieron inalterados. Los territorios de mayor implantación carlista seguían siendo aproximadamente

⁵⁰ MILLÁN, J.: «Una reconsideración del carlismo», *Ayer*, 29 (1998), pp. 91-107.

⁵¹ Cfr. BLINKHORN, M.: *Carlism and Crisis in Spain 1931-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975; ÁLVAREZ REY, L.: «El carlismo en Andalucía durante la II República (1931-1936)», en BRAJOS, A., et al.: *Sevilla, 36: sublevación fascista y represión*, Brenes, Muñoz, Moya y Montraveta, 1990, pp. 17-79, y, del mismo autor, *La derecha en la II República: Sevilla, 1931-1936*, Sevilla, Universidad de Sevilla-Ayuntamiento de Sevilla, 1993.

los mismos al cabo de medio siglo; y el apoyo popular continuaba vivo en ellos»⁵².

La longevidad del carlismo, en todo caso, que lo singulariza en el conjunto formado por los movimientos contrarrevolucionarios europeos contemporáneos, debe ser puesta en relación, como mínimo, con cuatro elementos: la adaptabilidad formal, la inconcreción ideológica, las adhesiones recibidas y su capacidad de reproducción cultural⁵³.

La etapa delimitada por los años 1833 y 1876 constituye la de mayor presencia e importancia del carlismo en España. Fue el tiempo de las carlistadas. A lo largo de cuatro décadas y media, como consecuencia del enfrentamiento permanente entre carlistas y liberales, se sucedieron insurrecciones, asonadas y un total de tres guerras, que movilizaron a millares de hombres e implicaron a otras tantas familias. Tanto la Primera Guerra Carlista o Guerra de los Siete Años (1833-1840) como la Segunda Guerra Carlista (1872-1876) se desarrollaron en momentos muy críticos, perceptibles como potencial o efectivamente revolucionarios: una, durante la regencia de María Cristina de Nápoles, viuda de Fernando VII, en pleno proceso terminal de crisis del Antiguo Régimen y de despliegue de la Revolución liberal —los vínculos de la primera carlistada con las luchas de los realistas en el Trienio Liberal y de los agraviados en 1827 resultan, en este marco, más que obvios—; la otra, en el Sexenio Democrático (1868-1874), un turbulento período que empieza con el destronamiento de Isabel II y que comprende la monarquía de Amadeo I —combatido con saña por los carlistas, como enemigo del Papado, por la actuación de la casa de Saboya durante la unificación italiana— y la corta experiencia de la Primera República. Ambas contiendas tuvieron su campo de operación fundamental en la España septentrional, llegándose a crear en el País Vasco y en Navarra, en algunas fases, verdaderos Estados carlistas⁵⁴. Estas carlistadas concluyeron con importantes movimientos de éxodo político. Entre las guerras de los años treinta y de los setenta, aparte de múltiples y variados

⁵² PÉREZ LEDESMA, M.: «Una lealtad de otros siglos (En torno a las interpretaciones del carlismo)», *Historia Social*, 24 (1996), p. 146.

⁵³ Cfr. CANAL, J.: «La longue survivance du Carlisme...», *op. cit.*, pp. 291-301.

⁵⁴ Cfr. MONTERO, J.: *El Estado Carlista. Principios teóricos y práctica política (1872-1876)*, Madrid, Aportes XIX, 1992.

intentos insurreccionales —en 1855 o en 1860, durante el reinado de Isabel II, en 1869 o en 1870, en los inicios del Sexenio Democrático, por sólo citar los más distinguidos—, tuvo lugar la Guerra de los Matiners (1846-1849), que solamente afectó a Cataluña⁵⁵. Pese a que este conflicto haya recibido por parte de algunos historiadores la denominación de Segunda Guerra Carlista —especialmente en Cataluña, en donde sí constituye una auténtica carlistada como las otras, o bien en medios próximos al carlismo, con el ánimo de acrecentar el número de conflictos bélicos (una tendencia que ha conducido a algunos autores incluso a referirse a una cuarta guerra carlista, considerando como tal el fratricidio de 1936-1939)—, pienso que debe reservarse este último apelativo para designar la guerra civil que vivió España entre los años 1872 y 1876⁵⁶. Aconsejan esta opción sobre todo las sensibles diferencias que la guerra de fines de la década de los años cuarenta presenta con respecto a la primera y a la segunda carlistadas, tanto por el hecho de circunscribirse solamente a una parte de Cataluña como por las dimensiones y características de la movilización (en la que, entre otras cosas, no puede obviarse la confluencia, no necesariamente excepcional, entre carlistas y republicanos).

La formación de partidas que confluían en un Ejército Real se convirtió en el modelo clásico e ideal de la movilización carlista. La excepción fue la Ortegada, en 1860, una tentativa fallida de desembarco en la costa catalana que, al modo de un pronunciamiento, dirigió el capitán general de las Baleares, Jaime Ortega, y que supuso, entre otras cosas más, la captura del pretendiente Carlos VI, conde de Montemolín, y de su hermano Fernando⁵⁷. Las tres frágiles patas de la conspiración estaban integradas por la cúpula carlista, algunos militares y los apoyos de altas personalidades. El principal enemigo a batir no era, como en la mayor parte de las demás ocasiones, la revolución, sino la anarquía política. El ensayo de modificar la parte superior sin tocar de manera sustancial las bases y sin contar

⁵⁵ Sobre la Guerra de los Matiners, cfr. el libro reciente de VALLVERDÚ, R.: *La guerra dels Matiners a Catalunya (1846-1849). Una crisi econòmica i una revolta popular*, Barcelona, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 2002.

⁵⁶ Comparto parcialmente, en este sentido, las apreciaciones de GARMENDIA, V.: *La Segunda Guerra Carlista (1872-1876)*, Madrid, Siglo XXI, 1976, p. 1.

⁵⁷ Cfr. CEAMANOS LLORENS, R.: *Del liberalismo al carlismo. Sociedad y política en la España del siglo XIX: General Jaime Ortega y Olleta*, Zaragoza, Ayuntamiento de Gallur-Diputación de Zaragoza, 2003.

con el pueblo no podía encontrar mejor fórmula que la del pronunciamiento, usada a lo largo del siglo XIX por los liberales y por algunos republicanos. El movimiento tipo 1860 constituye una rareza en el marco de las formas de violencia política carlistas. El modelo preferido, en cualquier caso, únicamente pudo ser desplegado en su totalidad en algunos momentos y en algunos territorios. El paso de la formación de partidas a la construcción de un ejército carlista, igual que la de un Estado, requería unas condiciones determinadas. Se consiguió en las guerras de 1833-1840 y 1872-1876, de manera muy especial en el Norte, y se intentó, con grados diferentes de aproximación, en múltiples ocasiones. Las partidas, la guerra de guerrillas y las insurrecciones a campo abierto resultaron, por consiguiente, las formas más típicas de la violencia carlista. Echarse al monte, que aludía explícitamente al componente rural que enmarcaba la lucha en aquellos tiempos, fue un ejercicio repetido hasta la saciedad. La independencia y la movilidad de las partidas eran la clave de su éxito, pero también un serio obstáculo para su control y encuadramiento. Por esta razón, en momentos de debilidad en la dirección del movimiento, como ocurrió después de cada una de las dos grandes carlistadas, las partidas podían derivar en simples fenómenos marginales o de bandolerismo. La violencia, en sus formas más o menos estructuradas, de una manera más o menos reglada, y con unos grados de mayor o menor brutalidad, presidió en todo momento la larga guerra civil del siglo XIX entre carlismo y liberalismo.

La derrota en la Segunda Guerra Carlista significó el final del carlismo bélico, si descontamos, evidentemente, el movimiento aislado de octubre de 1900 —la denominada Octubrada— y la destacable participación carlista en el bando sublevado en julio de 1936⁵⁸. En todo caso, en 1876 se quebró la última gran amalgama contrarrevolucionaria nucleada por el carlismo. Los nuevos gobernantes de la Restauración (1875-1923) dedicaron innumerables esfuerzos en dar fin a dos dinámicas sobrepuestas. La primera correspondía a la coyuntura democrática y revolucionaria abierta en septiembre de 1868, que hizo posible una amplia movilización popular y un intenso desarrollo de experiencias republicanas, cantonalistas e internacionalistas, vividas con no disimulado temor desde algunos sectores de

⁵⁸ Cfr. CANAL, J.: «La violencia carlista tras el tiempo de las carlistadas: nuevas formas para un viejo movimiento», en JULIÁ, S. (dir.): *Violencia política en la España del siglo XX*, Madrid, Taurus, 2000, pp. 25-66.

la sociedad e, incluso, por parte de muchos de los impulsores del destronamiento de Isabel II. La Restauración fue, en este sentido, un régimen conservador y de orden. El segundo de los objetivos consistía en acabar con el largo ciclo de violencias políticas iniciado en 1808, que había presidido la construcción del Estado liberal en España. Para ello debía evitarse, por un lado, la participación de los militares en la vida política, y, por otro, la iteración de conflictos con el carlismo como protagonista. Poner punto final a la Segunda Guerra Carlista —sin olvidar la guerra en Cuba (1868-1878), cerrada con el tratado de paz de Zanjón— fue, por consiguiente, una de las principales tareas que debieron asumir las autoridades en el primer año y medio del régimen recién estrenado. En ello invirtieron esfuerzos ingentes, tanto en lo humano como en lo material, que dieron, a la postre, frutos positivos. La carlistada concluyó a fines de febrero de 1876. La Restauración ofreció un período de estabilidad, aunque en algunos momentos pudiera parecer frágil —más amenazada, en todo caso, en lo social que en lo propiamente político—, extraordinario a todas luces en la España contemporánea. Una época de la historia del carlismo, la de las guerras fratricidas, la de las carlistadas, la de la lucha de carácter dual con el liberalismo, había terminado. Empezaba una etapa nueva, en la que la política iba a ocupar el lugar de la lucha armada y en la que el carlismo debería abandonar su posición de alternativa global al sistema liberal en España y convertirse en un grupo más entre los que competían políticamente dentro de este sistema —aunque fuese pensando siempre en su cada vez más lejana e improbable destrucción—, desde los conservadores hasta los socialistas, pasando por los nacionalismos catalán y vasco. Únicamente un momento crítico excepcional devolvería al carlismo a las andadas: la Segunda República y la guerra civil de 1936-1939. Esta guerra no sería ya, sin embargo, ni mucho menos, una nueva guerra carlista.

¿Pesados pasados?

Introducir la idea de la existencia en España, en el siglo XIX, de una larga guerra civil no significa de modo alguno sugerir viejas y obsoletas imágenes de Españas trágicas, negras, anormales o excepcionales, sino de aportar elementos para una comprensión más ajus-

tada y compleja del pasado. El uso de la categoría debe restar al margen de las consideraciones y los prejuicios morales que suscita la aprehensión —y, está claro, la aprensión— de la guerra civil. Una interpretación del Ochocientos hispánico que subraye el componente fratricida de los afrontamientos no implica ningún tipo de valoración en clave positiva o negativa de este pasado. Ni tampoco lo convierte, en ningún modo, en excepcional. Como vimos más arriba, la guerra civil se encuentra en la base de la génesis o formación de buen número de Estados y naciones contemporáneos. España comparte, en este sentido, con sus países vecinos, esto es, con la que podemos designar la Europa del sur —Portugal, España, Francia e Italia—, la característica de haber vivido en el siglo XIX una importante guerra civil, larga y estructurada en torno al eje revolución-contrarrevolución. Evidentemente, en cada uno de los Estados ésta adquirió tintes específicos. Puede que el caso portugués sea, en este sentido, el más próximo al español. Pese a estar en el fondo de acuerdo con Hipólito de la Torre sobre las diferencias observables en la época contemporánea entre los dos países peninsulares —una cierta precocidad portuguesa en el despliegue liberal y unos grados menores de violencia y mayores de civilismo en Portugal—⁵⁹, no me resisto a hablar de historias paralelas, e incluso cruzadas, en la primera mitad del siglo XIX, sobre todo en el período de tiempo que va de las invasiones francesas de 1807 a la *Regeneração* portuguesa de 1851. Como en España, las tensiones entre revolución y contrarrevolución marcaron el trienio de 1820-1823 y abocaron, años después, a una guerra civil, entre 1828 y 1834 —y, muy especialmente, entre 1832 y 1834—, que enfrentó a miguelistas y liberales. El triunfo de estos últimos frente a los partidarios del absolutista rey Miguel I, que condujo a muchos de sus partidarios al exilio, no significó el final de este movimiento contrarrevolucionario que tenía como lema «*Deus, Patria, Rei*»⁶⁰. Aquí también prosiguieron después de la guerra los conflictos de baja

⁵⁹ DE LA TORRE GÓMEZ, H.: «Portugal y España: ¿historias paralelas?», en DE LA TORRE GÓMEZ, H., y VICENTE, A. P. (dirs.): *España-Portugal. Estudios de Historia Contemporánea*, Madrid, Editorial Complutense, 1998, pp. 135-141. Del mismo autor, cfr. «Unidad y dualismo peninsular: el papel del factor externo», *Ayer*, 37 (2000), pp. 11-35.

⁶⁰ Cfr. SILVA, A. B. M. da: *Miguelismo. Ideología e mito*, Coimbra, Livraria Minerva, 1993, y FERREIRA, M. F. S. M.: «“Vencidos, pero no convencidos”: movilización, acción colectiva e identidad en el miguelismo», *Historia Social*, 49 (2004), pp. 73-95.

y mediana intensidad, mezcla de guerrilla y bandolerismo, hasta el estallido en la segunda mitad de la década de 1840 de las revueltas de Maria da Fonte y Patuleia⁶¹. La *Regeneração* de 1851 puso fin a este largo período inestable de revueltas y guerras civiles en Portugal. Entre los elementos que permiten explicar el final del miguelismo —aunque no puedan olvidarse los lazos con el integralismo lusitano, ya en el siglo xx—, prematuro si lo ponemos en relación con el carlismo, destaca la experiencia de gobierno y de control del Estado por parte de Dom Miguel, en 1828-1834, que hacía extremadamente difícil la elaboración de un mito de raíz victimizante creíble y perdurable.

En Francia, la guerra civil formó parte integrante del proceso revolucionario abierto en 1789. Los conflictos de la Vendée y la *chouannerie* constituyen los ejemplos más claros del fraternal fratricidio, de este enfrentamiento entre revolución y contrarrevolución⁶². Pero ni la una ni la otra, ni tampoco su confrontación, terminaron realmente en 1799 o 1815, sino mucho más adelante, en los inicios de la Tercera República. Yan Guerrin ha mostrado, por ejemplo, la persistencia de la guerra civil en la primera mitad del siglo xix en Haute-Bretagne, y Jean-Clément Martin ha aludido a la existencia de Vendées tardías⁶³. Cambios de régimen e inestabilidad constitucional, sin olvidar episodios revolucionarios como 1830, 1848 o la Comuna, jalonaron esta etapa. Para hacer referencia a este estado de conflictividad permanente, algunos autores han utilizado la denominación «guerras franco-francesas». Jean-Pierre Azéma, Jean-Pierre Rioux y Henry Rousso escriben, en este sentido, las palabras que siguen: «*Depuis près de deux cents ans, des crises majeures fracturent périodiquement l'unité nationale, plongeant la France dans une guerre civile plus ou moins violente, plus ou moins ouverte*»⁶⁴. De Francia

⁶¹ Cfr. FERREIRA, M. F. S. M.: *Rebeldes e Insubmissos. Resistências Populares ao Liberalismo (1834-1844)*, Oporto, Afrontamento, 2002, y MÓNICA, M.^a T.: *Errâncias miguelistas (1834-43)*, Lisboa, Cosmos, 1997.

⁶² Cfr. MARTIN, J.-C.: «Rivoluzione francese e guerra civile», *op. cit.*, pp. 27-55. Del mismo autor, cfr. *La Vendée et la France*, París, Editions du Seuil, 1987.

⁶³ GUERRIN, Y.: «Mémoires, mentalités et guerre civile, en Haute-Bretagne de 1800 à 1848», en MARTIN, J.-C. (ed.): *La Guerre Civile entre...*, *op. cit.*, pp. 129-142, y MARTIN, J.-C.: «Le forme di politicizzazione delle campagne francesi attraverso la Controrivoluzione. L'esempio delle Vandee "tardive"», en RIENZO, E. di: *Nazione e Controrivoluzione nell'Europa contemporanea 1799-1848*, Milán, Angelo Guerini e Associati, 2004, pp. 189-210.

⁶⁴ AZÉMA, J.-P.; RIOUX, J.-P., y ROUSSO, H.: «Les guerres franco-françaises», *Vingtième Siècle*, 5 (1985), p. 3.

pasamos, finalmente, a Italia. El caso italiano no resulta demasiado distinto de los otros. Posiblemente, lo que más lo aleja es la dificultad por parte de los propios historiadores en reconocer que en la Italia del siglo XIX tuvo lugar una guerra civil. El mito del *Risorgimento* y de la unificación frente al extranjero siguen pesando en demasía. Adriano Sofri se refirió, en 2000, al tabú de la guerra civil⁶⁵. Resulta más que evidente, sin embargo, como Claudio Pavone y otros autores mostraron ya para el siglo XX⁶⁶, que el fratricidio, la lucha entre italianos, entre revolucionarios y contrarrevolucionarios, se encuentra en los fundamentos de la construcción del Estado liberal contemporáneo. Movimientos como los Viva Maria o las distintas *insorgenze*, así como las resistencias a la unificación —en especial en el reino de Nápoles, con los Borbones a la cabeza—, forman parte de un conflicto largo y abierto, en el que, en palabras de Giacinto de Sivo, «*L'Italia combatte l'Italia. [...] L'Italia subissa l'Italia*»⁶⁷. Los trabajos de historiadores como Paolo Pezzino o Eugenio di Rienzo lo muestran a las claras⁶⁸. La guerra civil puede constituir, en definitiva y en conclusión, ya sea en Italia, o en Francia, en Portugal o en España —y también en muchas otras latitudes—, una de las claves principales para releer, repensar y reescribir, en otros términos, la historia del siglo XIX.

⁶⁵ SOFRI, A.: «Il tabù della guerra civile», *La Repubblica*, 25 de noviembre de 2000.

⁶⁶ PAVONE, C.: *Una guerra civile...*, *op. cit.*

⁶⁷ Entre otros, cfr. TURI, G.: *Viva Maria. Riforme, rivoluzione e insorgenze in Toscana (1790-1799)*, Bologna, Il Mulino, 1999; RAO, A. M.^a: *Folle controrivoluzionarie. Le insorgenze popolari nell'Italia giacobina e napoleonica*, Roma, Carocci, 1999; DE FRANCESCO, A.: «Insorgenze e identità italiana», en RIENZO, E. di: *Nazione e Controrivoluzione...*, *op. cit.*, pp. 85-116; LEONI, F.: *Storia della controrivoluzione in Italia (1799-1859)*, Nápoles, Guida, 1975; ALBONICO, A.: *La mobilitazione legitimista contro il regno d'Italia: la Spagna e il brigantaggio meridionale postunitario*, Milán, Giuffrè, 1979, y MACRY, P. (ed.): *Quando crolla lo Stato. Studi sull'Italia preunitaria*, Nápoles, Liguori Editore, 2003. La cita de De Sivo, en PEZZINO, P.: «Risorgimento e guerra civile. Alcune consideración preliminaris», en RANZATO, G. (ed.): *Guerre fratricide...*, *op. cit.*, p. 56.

⁶⁸ PEZZINO, P.: «Risorgimento e guerra civile...», *op. cit.*, pp. 56-85, y RIENZO, E. di: «Le due rivoluzioni», en RIENZO, E. di: *Nazione e Controrivoluzione...*, *op. cit.*, pp. 9-83.